

la main aussi légère pour dompter celui-ci que pour tuer celui-là. Je t'ai appris deux ou trois coups d'épée qui sont sûrs ; je n'ai pas autre chose à t'apprendre pour ton cheval : tiens-le des genoux avec vigueur, lâche-lui la main ; que sa tête soit libre et son flanc captif ; surtout, pas plus de ménagement pour le cheval que pour l'homme ; une fois en garde, frappe de l'épée, et en avant ! une fois à cheval, frappe de l'épéron, et en avant !

Notre première sortie à cheval n'a pas été malheureuse ; il m'a laissé le plus beau des deux ; il a monté le cheval à deux fins ; il a trouvé que j'étais bien en selle pour un provincial. Après les premières ruades, j'ai été le maître de mon cheval ; je l'ai mis au pas tant que j'ai voulu ; puis je lui ai rendu la main, et nous avons été au petit galop. C'était un samedi.... au bois de Boulogne.... la promenade était arrosée.... l'air était frais.... le beau monde était au dehors. Avant d'être à cheval et sur mon cheval, je n'avais jamais vu le monde de niveau ; je l'avais toujours vu de bas en haut, m'arrêtant aux armoiries de la calèche et n'allant pas au delà ; maintenant que je suis en selle, je vois tout ce qui se passe dans cet univers roulant sur quatre roues. Dans ces frais sentiers sans bruit et sans poussière passent toutes les beautés, toutes les jeunesse, toutes les gloires consacrées, c'est-à-dire toutes les gloires qui vont en voiture. C'est un beau monde, vu ainsi ! On n'a pas le temps de l'analyser, il paraît et il s'en va ; il montre sa grâce, et il fait comme la Galathée, qui s'enfuit dans les saules aussitôt qu'elle a laissé entrevoir son petit museau rose ; il passe et il repasse, ce monde de pouvoir et de luxe, et il n'a que le temps de sourire en silence, le muet qu'il est ; il est charmant, il est séduisant : il est si innocent, vu de loin ! Vu de loin, l'imagination y est pour beaucoup dans cet enchantement d'une heure ! C'est le monde tout au rebours de ce qu'il est d'habitude. On craint de se heurter, au bois de Boulogne, on se fait place l'un à l'autre ; on s'avertit du moindre cahot ; on dirait un peuple de frères. Voyez comme ces jeunes gens se saluent et s'admirent ! voyez comme les femmes ont le sourire gracieux et facile ! La foule à pied qui passe dans leur poussière et qui se traîne lentement dans leur sillon, n'aperçoit ni ces grâces, ni ces sou-

rires ! Moi, à cheval, je vois tout cela, je domine tout cela, j'ai des ailes comme les autres :

..... *Et album*
Mutor in alitem.....

XXIV

Mon cher précepteur a fait de l'écurie une science ; voici tantôt dix jours qu'il n'est occupé qu'à me démontrer la sellerie et la manière de se connaître en harnais, en voitures, en équipages de toutes sortes :

— Une fois qu'on est dans le luxe, m'a-t-il dit, il faut bien prendre garde de tomber dans le bourgeois, c'est-à-dire dans le commun. En général, l'homme élégant ne saurait avoir trop d'horreur et d'éloignement pour tout ce qui est bourgeois. Le bourgeois n'entend rien à la vie élégante, heureusement pour nous, grands seigneurs, qui ne pouvons nous défendre contre la grande fortune que par notre sincère mépris pour tout ce qui est riche. Le bourgeois achète un cheval ; on lui dit que le cheval a eu le feu aux quatre jambes, il répond : — Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que le cheval me porte ? et il croit avoir fait une excellente affaire en payant son cheval mille francs de moins. Le lendemain, le bourgeois achète une voiture ; on l'avertit que la forme de cette voiture date de l'année passée, et que, par conséquent, elle est plus vieille que si elle avait dix ans. Le bourgeois répond : — Que m'importe, pourvu qu'elle me traîne ? et il achète la voiture. Le bourgeois est l'égoût com- plaisant où s'en vont nos vieilles voitures, nos vieux chevaux, nos vieux harnais, nos vieilles maîtresses, tout notre luxe de la semaine passée, acheté à crédit ; il achète tout cela avidement et au comptant, et à moitié prix... L'idiot !... comme si le cheval que nous lui vendons ne nous avait pas servi tant qu'il pouvait nous servir ! comme si nous avions encore à faire quel-

que chose avec la voiture ou la maîtresse que nous lui cédon ! Il faut donc, à propos de toutes nos folies, dont il paye la bonne moitié, compter beaucoup sur le bourgeois ; mais, pour cela, il ne faut pas être un bourgeois soi-même, il ne faut pas dire comme lui : — Qu'importe ? Choisis donc avec le plus grand soin tes maîtresses, tes chevaux et tes voitures ; que tes maîtresses soient belles avant tout ; peu importe qu'elles soient sans âme et sans cœur, ce serait de l'âme et du cœur pour le bourgeois. Que tes chevaux soient fringants et vifs ; peu importe qu'ils aient du fond, ce serait du fond pour le bourgeois. Que tes voitures soient élégantes ; peu importe qu'elles soient solides, ce serait de la solidité pour le bourgeois. Jouis de tout, flétris tout, gâte tout, fais tout ce qui te plaît, mon enfant ; livre-toi à toutes tes fantaisies ; fais des enfants et prends des maîtresses, sauf ensuite à faire adopter tes bâtards et à faire épouser ta maîtresse par le bourgeois.

Il me donna ainsi toutes les leçons imaginables de prudence et de plaisir. Quel bon maître j'ai trouvé là !

XXV

Tu sais déjà que c'est un homme souvent très-dur et d'un sarcasme impitoyable ; son mépris pour l'espèce humaine vous rendrait tous les hommes haïssables. Il a tant d'esprit et de finesse quand il parle, la raillerie lui vient si naturellement, qu'il faut céder malgré soi. Maintenant, après avoir combattu quelque temps dans mon âme, j'écoute sans frémir toutes ses cruautés ; bien plus, je les répète, et souvent j'y applaudis ; car, en résumé, toutes ses cruautés sont pour moi, elles sont pour l'homme que renverse ma voiture ou que je tue en duel ; il me couvre comme d'un manteau de son profond égoïsme, et ce n'est pas sa faute si je tremble de terre et de froid sous cet abominable manteau.

Aussi, malgré son rire forcené, il y a des jours où je l'aime,

je crois, presque autant que je t'aime. Je me vois riche, heureux, considéré, grâce à lui. D'abord il m'a donné tout ce qui fait l'aisance ; puis, de l'aisance il m'a jeté dans le luxe, ou plutôt il m'y a porté avec toutes les transitions convenables. Il m'a trouvé un enfant pleureur et craintif, il a fait de moi un homme hardi et brave ; sans lui, grand Dieu ! que serais-je devenu dans cette odieuse et insensible cité ?

En effet, plus j'avance, et plus je comprends à quel dernier et misérable échelon de l'échelle sociale le destin m'avait placé. Plus j'avance, et plus je comprends, aux battements de mon cœur, au bouillonnement de mes sens, au son de ma poitrine, qui est rude et fort, à quels malheurs les passions m'auraient poussé, si les passions qui me viennent m'avaient trouvé dans la misère, pauvre et nu, sans pain, sans asile, sans soutien, tourmenté par mes jeunes et poétiques études, tourmenté par mes beaux rêves de vingt ans ! Que serais-je devenu, grand Dieu ! si la passion avait saisi mon cœur humilié par la misère ? car alors il aurait fallu ajuster ma passion à la taille de ma fortune ! — Ou bien encore, que serais-je devenu si les passions m'avaient saisi au corps et à l'âme dans le crasseux séminaire où j'allais être admis par charité ? Que serais-je devenu, grand Dieu ! et quel abominable hypocrite j'aurais été, et quel emporté vicair ! et quel jésuite dissolu ! je frémis, rien que d'y songer.

Mais aujourd'hui, quelle différence ! quel beau soleil ! quelle oisiveté élégante et jeune ! quel avenir chatoyant ! Je vais, je viens, je grandis, je me pare et je rêve à l'aise. Je sais par cœur le fort et le faible de cette société dans laquelle je vais entrer ; je prête l'oreille, et j'écoute la voix du monde qui est là-bas et qui m'appelle. J'entends le flot qui bourdonne, j'entends la grande mer qui s'agite ; moi aussi je vais me lancer dans cette mer, moi aussi j'ai mon pilote, j'ai mon guide, j'ai mon protecteur tout-puissant qui me défendra de l'orage et des autans !

Pardonne-lui donc, Christophe, un peu de dureté pour les autres, en faveur de la bienveillance qu'il porte à ton ami.

Je t'annonce avec joie — et avec crainte, qu'enfin je vais bientôt le voir de près, cet univers que je n'ai vu encore que de loin. Je l'ai dit à mon maître hier : — A présent que j'ai passé par la salle d'armes et par l'écurie, maître, qu'attendez-vous ?

Il m'a répondu en souriant :

— Nous entrerons dans le monde bientôt, mon cavalier ; mais, patience encore. Vous avez déjà tué votre homme, c'est bien ! vous montez un cheval de deux cents louis, c'est au mieux. Occupons-nous maintenant de trouver les quatre choses que voici : un nom, un vice, une opinion, un état.

— Mon oncle, lui dis-je, vous avez dit là une grande vérité, comme le disait mon père. Oui, vous avez raison, donnez-moi un état pour que je gagne ma vie, pour que je puisse dire à moi-même et aux autres qui je suis. C'est vraiment triste à mener cette vie de mendicité et de hasard.

Disant ces mots, j'étais heureux et fier de savoir que j'allais sortir de cette élégante et misérable oisiveté.

Mais, je le répète, c'est un homme, tout bon qu'il est, qui est ennemi des illusions les plus innocentes. Il m'a laissé dire, et quand j'ai été fatigué, il a pris la parole :

— Enfant que tu es ! n'as-tu pas honte ? te voilà devenu un bourgeois tout d'un coup. Le bourgeois se sert de son cheval pour ses affaires, tu veux un état pour vivre : c'est un métier que tu veux dire. Enfant ! quand je te parle d'un état, moi, ton ami, je ne te parle pas de la quittance de ton boucher ou de ton propriétaire ; je te parle d'un titre à prendre, qui explique tout d'un coup ta position sociale. Autrefois, quand c'était le règne des nobles, un titre honorifique suffisait, on était duc ou marquis, la société n'en demandait pas davantage ; elle savait que la noblesse donnait le privilège de vivre grandement et sans rien faire. Aujourd'hui, tous les efforts de la vieille cour pour

réhabiliter la noblesse ne l'ont pas tellement réhabilitée qu'un gentilhomme puisse se contenter de dire : — *Je suis marquis !* La société, qui est toute composée d'éléments plébéiens, répondrait à ce marquis : Vous êtes marquis, et quoi encore ? C'est ce *quoi encore* que je veux te donner. Qui se soustrait aujourd'hui à cette loi générale de la société, risque de passer pour un chevalier d'industrie, et c'est ce qu'il ne faut pas ; il faut marcher tout droit devant soi au soleil, la tête levée ; il faut que tout le monde sache de quoi vous vivez : on peut avoir une maison murée aujourd'hui, mais il faut que le coffre-fort soit ouvert. Voilà donc, mon ami, ce que j'entends par ce mot, *un état* : c'est la plus grande indépendance possible avec le moins de travail possible. Plus l'indépendance est grande, moins le travail est pénible et plus la profession est belle. Il ne faut donc pas à ce mot, *un état*, sauter de joie, et faire de l'enthousiasme comme s'il s'agissait d'une action héroïque. Ce n'est rien moins qu'un sacrifice que je te demande, rien moins que de la résignation et du travail ; en te donnant un état comme je l'entends, je t'applique une loi de la société oisive, une loi comme celle qui t'impose d'avoir un habit propre et un beau cheval, et de bien tuer ton homme dans l'occasion. En même temps, il me développa la grande théorie de l'état, du nom, du vice, et de l'opinion politique. Sa théorie est curieuse et pleine d'intérêt ; j'en ai perdu bien des aperçus trop déliés pour moi ; je t'en ai gardé le moins que j'ai pu, par pitié et par ménagement pour toi, Christophe.

Le malheur des temps, m'a-t-il dit, a multiplié le nombre des états honorables. Autrefois, quand le mot gentilhomme voulait dire *propriétaire*, il n'y avait qu'un état honorable, c'était d'être un gentilhomme. Le véritable gentilhomme c'est le propriétaire. On ne compte plus par quartiers, mais par arpents de

fermes ou de bois ; on ne dit plus : il est duc, on dit : c'est un propriétaire de la rue de Rivoli ! Toutefois, comme de nos jours on s'amuse à refaire une noblesse, il faut compter la noblesse pour quelque chose ; ainsi, le métier par excellence, ce serait de réunir un vieux titre à l'industrie moderne, de tenir au temps passé par les aïeux, à l'heure présente par les affaires. Mais la difficulté est grande jusqu'à ce jour. Les plus habiles combinaisons ont fait de vains efforts pour y parvenir, à cet état bienheureux entre le passé et l'avenir.

Celui-ci s'est fait magistrat pour faire partie de la justice de ce pays ; mais à peine assis sur les fleurs de lis, il n'a plus rien trouvé des terreurs, du crédit, des honneurs de la magistrature antique. Son poste lui donne à peine de quoi payer un valet de chambre ; les mères de famille défendent à leurs filles de danser avec lui : — il est trop pauvre ! L'autre s'est fait maréchal-de-camp ; il a pensé que son nom lui compterait pour vingt campagnes ; mais le vieux soldat de l'Empereur montre du doigt cet officier de fraîche date, dont le noblesse s'arrête justement à Marengo. — Ceux-ci, riches et vilains, ont imaginé d'épouser des filles bien nées ; mais ils ont trouvé qu'ils avaient fait un faux calcul. C'était bon autrefois, quand la noblesse valait l'argent ; mais aujourd'hui que la noblesse vaut moins que l'argent, il n'y a plus d'égalité dans ce genre de transactions ; une des deux parties est la dupe de l'autre ; le plus souvent, dans ces sortes de transactions, il y a deux dupes et deux fripons.

Autre tentative. Il y en a qui ont sollicité des places à la cour, et qui les ont obtenues ; bien plus, on les a refaites tout exprès pour eux ; même désignation, même privilège, même broderie, rien n'y manque ; mais si ces places étaient encore à la cour, le bon public n'y croyait plus. Il y croyait autrefois, parce qu'elles s'achetaient et se vendaient comme une charge d'avoué et de notaire, et qu'elles représentaient un capital. Aujourd'hui, une charge à la cour, c'est beaucoup moins qu'un capital : c'est une stérile faveur ; on n'en veut plus.

Tu vois, mon ami, que cette multitude d'états raisonnables est très-embarrassante et très-nombreuse. Et encore ne t'ai-je parlé que des états connus de tout temps ; de nos jours, on a

inventé quelques états nouveaux qui méritent aussi beaucoup de défiance et d'attention.

Les uns, gens d'esprit et encore plus gens d'audace, se font marchands d'esprit et d'audace. Ils vivent de leurs saillies comme l'oiseau vit de son chant ; ils font rire ou ils font pleurer la multitude ; ils sont poètes, dramaturges ou vaudevillistes ; ils sont riches, le poète trois mois sur douze, le faiseur de drames neuf mois dans l'année, le vaudevilliste, toujours. Avec ton esprit, je te conseillerais ce métier ; mais avec tes belles études, avec ta bonne mine, et ta jeunesse encore naïve, je ne te le conseille pas.

Les autres sont les rois de l'opinion, cette reine du monde : la presse périodique les dévore bouche béante. Ils gaspillent à chaque heure du jour ce que le ciel leur a donné d'âme, d'esprit, de cœur, de pensées, d'amour, de présent et d'avenir. C'est l'histoire des enfants jetés dans les bras dévorants de Saturne. C'est un beau métier, sans doute : imposer son opinion à la masse, diriger les royaumes, contenir la haine de la foule, exciter son amour et lui désigner ses héros ; mener à son gré cette vile populace, qui sait lire tout juste assez pour être trompée ; faire sauter de dépit le roi sur son trône et le ministre dans son lit ; renaître chaque matin plus puissant et plus fort ; — être éternel, — être puissant comme la vieille maîtresse d'un jeune prince ; — bien plus, être le chef de la seule croyance de son temps ; savoir qu'on ne croit plus qu'en vous seul ; savoir que le peuple a brisé ses dieux pour faire de vous son dieu ! — qu'il a chassé ses oracles pour faire de vous son oracle ! — qu'il a déserté le temple et la chaire chrétienne, pour s'attourer dans votre temple et se presser autour de votre chaire ! savoir tout cela, et chaque jour, à son réveil, imposer à la foule ses tristesses et ses joies, sa louange ou son blâme, sa pitié, sa colère, ses caprices, ses vanités ! — n'être ni roi, ni prince, ni pontife, ni femme perdue, et cependant vivre aussi puissant qu'un roi, aussi estimé qu'un pontife, aussi riche qu'un prince, aussi heureux qu'une femme perdue de mœurs : c'est cela qui est un bel état ! — une grande trouvaille qui fait honneur à ce siècle politique ! Voilà où j'aurais voulu te voir arriver. Mais, si c'est là une profession décevante, c'est aussi

là une profession de tous les jours, une passion de toutes les heures, une colère de tous les instants de la vie ; — une suite prolongée de haines, de discordes, de batailles, de calomnies, de grincements de dents. A ce métier, les plus braves pâlisent, les plus infatigables se fatiguent, les plus abondants s'épuisent. La presse est une furie qui se dévore le sein après avoir tout dévoré autour d'elle ! Elle a tué le génie en France, elle a épuisé, à son profit, l'esprit, la gaieté, la satire, la chanson, la comédie, le roman, le poème, le petit et le grand vers, l'ode, tout ce qui était l'orgueil et la préoccupation de la France poétique et littéraire ; la presse périodique a tué les livres ; elle a remplacé l'ouvrage pensé et fait à loisir, par une facile improvisation d'une heure ; le volume consciencieux et durable, par une feuille en l'air qui va et qui vient, ramassant les insectes, comme la chauve-souris le soir, ou comme l'hirondelle le matin. Avec la presse périodique, rien de grand n'est possible, rien de durable n'est possible ; c'est l'enfant prodigue qui mange son bien en herbe ; c'est la dernière et triste poésie d'une nation qui a tout dit, tout fait, qui a tout pensé, qui a tout rêvé, qui a tout épuisé, même le néant.

Garde donc ta belle vie et ta belle jeunesse pour un travail moins horrible. Enfant, ne livre pas à la foule, qui ne t'en saura aucun gré, tant de précieuses qualités ; ne te jette pas à corps perdu dans ce gouffre impitoyable qui te dévorerait tout entier. Oui, certes, j'aimerais mieux encore te savoir colonel, médecin, notaire ou procureur du roi quelque part, mon neveu, que de te voir chaque matin jeter à cette ignorante populace ce qu'un homme a de plus précieux et de plus cher dans l'esprit et dans le cœur.

XXVIII

J'ai repris haleine. — Revenons à la dissertation de mon oncle :

Je ne veux pas, m'a-t-il dit, oublier dans le nombre des

beaux états, l'état politique, la députation. C'est un bel état, et je comprends que s'il était permis aux jeunes gens de l'aborder, ce serait une noble carrière pour un jeune homme ; mais attendre que l'on ait quarante ans, c'est trop attendre ; à quarante ans l'homme sage a fait sa fortune, l'homme d'esprit en jouit, l'homme inutile est jugé, et l'imbécile est à sa place quelque part, à l'Institut ou au conseil d'État.

Si je t'avais rencontré plus jeune, j'aurais fait de toi un savant. La profession de savant est encore une de ces terres inconnues, voisines de l'Eldorado, où les moutons sont habillés de pourpre, où les enfants jouent avec des pavés d'or. Si tu veux arriver à coup sûr à sept à huit mille livres de rente, rien n'est plus simple : il suffit d'apprendre à épeler quelques-unes de ces langues que personne ne sait et ne parle, l'hébreu, le syriaque, le chinois. Vous êtes seul dans votre partie : pas de jalousie, pas d'intrigue ; vous avez dans l'état la valeur d'une de ces médailles d'or ou de billon de la Bibliothèque royale, auxquelles personne ne touche. Malheureusement, la science que je dis là est devenue un monopole. Les messieurs qui ont obtenu ces sortes de positions les laissent à leurs enfants, comme s'il s'agissait d'un herbager en Normandie.

Il ne faut donc pas aller sur les domaines de ces braves gens, ce sont des domaines substitués.

— Tout bien calculé, me dit-il enfin, quand il eut récapitulé toutes les professions libérales, il n'y a plus qu'un état dans le monde, c'est la finance. Être un financier, ce n'est pas être un marchand, ou plutôt c'est vendre de l'or ; et la marchandise est si belle qu'elle ennobit la profession. L'argent !... l'argent !... c'est la force, c'est la puissance, c'est tout... L'argent a tout fait en Europe ; il a été plus loin que la création, il a refait la maison de Bourbon, il a ranimé les morts... L'argent fait la paix et la guerre ; il apaise ou bouleverse les villes ; il détrône les rois ; c'est toujours l'argent du roi de Macédoine chanté par Horace :

*Aurum per medios ire satellites,
Et perrumpere amat saxa, potentius
Ictu fulmineo.*

L'or brise les citadelles aussi bien que la foudre! il est plus puissant que la foudre. Songe à cela!... C'est la seule aristocratie qui soit restée debout. Tout passe, tout pâlit... pouvoir, beauté, grandeur, noblesse...; l'argent reste! Ouvrard a pu acheter à l'encan, pour faire un tapis à ses chiens, les quatre bâtons de bois doré et le morceau de velours rouge qui composaient le trône de Bonaparte. L'argent! c'est la vraie poésie de notre siècle. Regarde passer les frères Rothschild, banquiers des rois et rois des banquiers, ils portent dans leurs sacs de toile la paix ou la guerre, comme les portait le consul romain dans le pli de sa toge; fais attention, et tu verras la terre trembler sous leurs pas!... Fais mourir l'empereur d'Autriche, le lendemain de sa mort, on criera encore comme on criait la veille: *Vive l'Empereur!* Mais fais mourir Villèle, le grand agitateur des écus de la France, la mort de Villèle sera suivie par une oraison funèbre plus solennelle et plus vivace à la fois que toutes les oraisons funèbres de Bossuet; il aura l'oraison funèbre de l'argent, cinq francs de baisse! Le cardinal Dubois, que tous les beaux esprits appellent encore un infâme par habitude, n'a pas eu d'autre oraison funèbre que celle-là; mais cette oraison funèbre a sauvé le cardinal. L'argent l'a canonisé beaucoup mieux que n'aurait fait la cour de Rome. L'argent a applaudi à l'entrée des alliés à Paris; on l'a consulté, il a dit: Entrez, et soyez les bienvenus! Ainsi donc, sois à l'argent, Prosper. Il vaut mieux être le valet de l'argent que le courtisan du plus grand monarque. D'ailleurs, gagner de l'argent, c'est le plus simple, le plus facile et le plus commode des métiers. Il ne faut pour cela ni diplômes, ni brevets ni longues années passées au collège; tous les hommes savent gagner de l'argent en naissant, comme ils savent nager en naissant; le tout est d'oser se jeter à l'eau. Ose donc! sois financier... Le temps est bon, les fortunes se remuent, l'indemnité va circuler de mains en mains, comme circulent toujours toutes les fortunes de hasard; il faut considérer l'indemnité comme un parvenu, comme un officier de fortune, comme un forban qui a fait une prise et qui ne la garde pas, ou qui la gardera mal. Quand l'argent court, il fait bon à être à l'affût de ce gibier-là: gagne de l'argent! *Remplissez bien votre bourse, seigneur Roderigo!* — Nous

sommes pour cela sous un bon ministre et sous une bonne cour. Le ministre fait de nouvelles lois d'argent chaque jour; chaque loi nouvelle est une battue générale dans les forêts où l'argent pousse: c'est un bon ministre. L'argent lui obéit comme le cerf obéit au chasseur. Quant à la cour, la cour est toute à l'argent. Le roi a gagné gros sur les rentes, et en sa qualité de roi qui commence, il achète toutes les fidélités qui sont à vendre. En résumé, puisque le temps n'est ni à la noblesse, ni à la magistrature, ni à l'épée, ni à la poésie, ni à la science, ni à l'amour, ni à la guerre, ni aux testaments des vieux oncles, il est l'argent!... Et tu seras un homme d'argent, si tu m'en crois, Prosper!

XXIX

Quand il eut repris haleine, il se mit à me définir l'homme de finance :

— Le financier joue avec l'État l'argent des particuliers, avec les particuliers il joue l'argent de l'État: voilà toute l'affaire...; c'est encore un duel... mais un duel à double tranchant. Sur ce terrain de l'argent, comme sur le pré du duel, tu auras besoin de ton coup d'œil et de la légèreté de ta main; à ce duel, il faut tuer ton homme tout d'un coup et dans les règles, si tu peux; c'est ton jeu!

Ton jeu, c'est de jouer toujours du côté qui gagne: l'État gagne, tu es de son côté; la chance tourne, tu suis la chance; autant tu lâches ton or à l'écarté, le soir, à quelques femmes qui croient le gagner, quand tu joues pour ton plaisir, autant tu joues serré et délié le matin, quand tu joues pour tes affaires. Jouer pour sa bourse ou pour sa vie, c'est même chose. Bien plus, dans ce duel de bourse dont je te parle, il y a bien des choses qui sont permises, qu'on ne permettrait pas dans le duel, où la vie seule est en jeu: tant le duel de la bourse a été jugé plus important et plus solennel!

Ainsi, au duel de la bourse, par préférence à tout autre duel, vous avez des feintes illimitées : vous mentez, vous supposez des nouvelles, vous bouleversez l'Europe, vous égorgés les rois, et mille autres ruses pareilles qui sont l'*abc* du métier. Ce qui a fait un instant le chef-d'œuvre de cette profession, c'était de donner pour vraies des nouvelles vraies, et pour fausses des nouvelles fausses. On a gagné des sommes énormes à être vrai deux ou trois fois de suite. Ouvrard n'y a jamais manqué. Pour ma part, si je jouais, je jouerais gravement, sans bruit, sans nouvelles autres que les nouvelles certaines, sans passion, sans hâte, sans colère et sans amour. Il est donc décidé que tu seras un financier !... C'est l'affaire d'un diplôme à acheter.

Bien plus, tu seras en même temps un gentilhomme ; j'ai trouvé un biais singulier pour t'éviter l'odeur de la boutique et ne te laisser que le parfum du salon. Je ne veux pas que dans le haut monde on puisse dire de toi : — *Il pue l'argent* ! Et voici comme : j'achète ta charge sous le nom d'un autre ; cet autre jouera à ta place, et les bénéfices t'appartiendront. De cette manière, tu hanteras avec les plus grands, car tu seras oisif comme eux ; tu seras en estime avec les plus riches, car tu feras de l'argent comme eux ; riches et grands, tu seras en même temps, et à chacun d'eux, leur supérieur et leur égal.

Et quand enfin tu seras riche, car tu le seras, tu seras le maître du monde ; tu seras juif si tu veux, et tu seras baron, et tu porteras la croix sur ta poitrine, toi juif ! et tu donneras la main au roi très-chrétien, toi juif ! Ou bien le roi des Espagnes t'appellera son ami et son sauveur, tu iras dîner chez le grand inquisiteur à Madrid, et le grand inquisiteur te demandera ta bénédiction ; et à Paris, si tu veux, tu achèteras, pour les habiter, les maisons des princes, que tu feras démolir comme indignes de toi. — Tu seras toujours le maître, quand tu voudras, de gagner trente millions, en restant en prison cinq ans. — Tu pourras aller en vieux chapeau dans la rue et en souliers percés, et faire une rente de trois cents francs à ta sœur infirme ; tu pourras chasser ta femme légitime de ta maison, pour y faire entrer vingt prostituées ; on dira partout que tu es plus heureux qu'Alcibiade. — Tu laisseras tomber la maison de ton père, pourrir les arbres de tes forêts ; tu feras arrêter par tes

gardes-chasse le paysan qui t'aura volé un lapin, comme si tu l'appelais M. le duc de Montmorency. — Tu auras des chevaux superbes qui mourront de faim dans tes galeries de tableaux ; en revanche, tu feras mettre à l'écurie Raphaël et Rubens. — Tu feras tout ce que tu voudras, si tu es riche. — Tu donneras un soufflet à celui qui passe, et il tendra l'autre joue, si tu es riche. Tes voisins te salueront et tu ne leur rendras pas leur salut, et ils diront, en souriant amèrement : — Comme il est original ! — si tu es riche.

Si tu es riche, tu pourras très-bien oublier d'essuyer tes yeux rouges, tu pourras très-bien ne plus te laver les mains ni le visage, ne plus faire ta barbe ni tes ongles, ne plus te rincer la bouche, ou te la rincer en pleine table et cracher au nez de ton voisin qui te donne à dîner.

Si tu es riche, la foule sera à plat ventre chez toi, les femmes surtout. Il n'y aura pas une honte dans la boue, ou une misère dans la poussière, ou une poésie en haillons, ou une virginité en guenilles, ou un grand nom déchu, ou un meurtrier allant à l'échafaud, qui ne te tende humblement la main, si tu es riche. A toi, riche, les délicieuses primeurs de toutes les mendicités, de toutes les hontes, de toutes les infamies, de toutes les misères ! à toi les prémices de toutes les prostitutions ; à toi la première place à la cour d'assises, à la Grève ; à toi les meilleurs chevaux de poste et les plus fidèles valets de chambre ; à toi toutes les génuflexions et tous les soupirs ! Pour commencer, tu auras le plus grand des privilèges, celui de ne payer tes dettes que lorsqu'il te plaît de les payer et comme il te plaît. Tu feras à tes créanciers des billets à long terme et tu les escompteras toi-même ; tu joueras avec les assignations des misérables ; tu allumeras ta pipe avec les protêts ; tu feras des papillotes avec les jugements sans appel. On lira sur la porte de ta maison une grosse affiche : — *A vendre par autorité de justice* ; et tu diras à l'huissier de l'attacher bien ferme, et à l'huissier qui s'attendait à être payé pour ne pas la coller à ta porte, cette affiche, tu ne lui donneras même pas les quatre pains à cacheter dont il aura besoin, et tu riras tout haut en lisant l'inscription — *A vendre par autorité de justice* : car cela t'amuse, la justice, toi qui es riche. Tu lui échapperas à la justice ; elle traque les autres,

c'est toi qui la traques. Surtout ce qui t'amusera beaucoup, ce sera de voir toutes les consciences à vendre autour de toi et de ne pas en acheter une seule.

Être riche ! c'est-à-dire fouler à ses pieds tout le monde, cracher à la face de l'espèce humaine, qui n'osera pas essuyer son visage ; insulter la misère, insulter la gloire, cette grande misère ; acheter les titres des morts et la virginité des vierges — à très-bon compte ; — dormir tout seul et vivre tout seul ; pouvoir aborder impunément même le haillon, le seul crime qui ne soit pas impuni dans cette société telle que nous l'avons faite : — c'est superbe ! On est au-dessus de la morale par ses passions, c'est superbe ! On est au-dessus des lois, c'est superbe ! On est au-dessus de la probité, c'est superbe ! On est au-dessus de la vertu, c'est superbe ! On est au-dessus des préjugés, c'est superbe ! On est l'égal de cet abominable Séguin, c'est superbe !... Je dirais même, si j'osais, que c'est trop beau ! — Et il parla ainsi tant qu'il put aller.

XXX

Sa dissertation sur le choix d'une opinion, sur l'établissement d'un nom propre et sur la nécessité d'un vice, n'est pas moins étrange. Mais toutes ces choses incroyables, comment te les raconter, mon frère ? car j'oublie, moi, que toutes ces lettres que je t'écris depuis si longtemps, et qui sont là amoncelées les unes et les autres, comme des feuilles jaunies par un temps d'orage, tu ne les as pas reçues encore ; j'oublie que tu restes dans ton étroit sentier d'innocence et de vertu, pendant que moi j'avance rapidement dans le facile grand chemin de la corruption humaine. Oh ! que tu vas être épouvanté, mon frère, quand tu liras tout d'un coup les tristes chimères de ma vie ! A peine en croiras-tu tes yeux et ton âme ! — Pardonne-moi, pardonne-moi d'affliger ta tendresse, de déchirer le voile qui te cachait ce monde hideux, de t'affliger de ces violents et honteux paradoxes ! — Pardonne-moi ! j'ai tant besoin de jeter dans une âme amie des

pensées qui me brûlent ; j'ai tant besoin d'un bienveillant regard qui me rassure et d'un honnête sourire qui me console ! O Christophe ! ô Christophe ! je n'ai que toi au monde à qui je puisse dire que je suis malheureux.

Car, vois-tu, cet homme me fait peur ; il ne sait respecter ni estimer personne. Non, certes, la tâche que je t'impose, je ne voudrais pas l'infliger à mon plus mortel ennemi, quand bien même il aurait tué ma mère, ou qu'il l'aurait frappée au visage ! Écoute donc :

— Mon neveu, m'a-t-il dit, te voilà un état, te voilà un homme d'argent ; à présent il te faut un nom. Figure-toi qu'il n'y a guère en France que cinq ou six noms présentables en fait de grands noms. Les autres noms sont des noms de hasard, que le hasard a illustrés, ennoblis, enrichis, ce que tu voudras. Donc, puisque tu ne peux pas être un Montmorency, ni un Rohan, ni un Coigny, ni un Bourbon, ni un Condé ; donc, puisque tu n'as pas même à ton service quelque duché impérial, arrange-toi pour avoir au moins un nom sonore et bien fait, dont la roture soit si cachée qu'elle ressemble à la noblesse. En France, ce pays de la charte et de l'égalité, on tient à cela avant tout. As-tu remarqué que dans les comédies les plus vulgaires, les premiers venus ont toujours un titre quelconque, comte, baron, vicomte, chevalier, ou que tout au moins il s'agit de M. de ***, de madame de ***, de mademoiselle de *** ? Au premier abord, ce sont là des détails de peu d'intérêt, et pourtant on ne peut nier que la comédie ne gagne quelque chose à ces qualifications honorifiques. C'est une transformation élégante qui ne fait pas du bourgeois un gentilhomme, il est vrai, mais qui du moins lui en donne toutes les apparences ; le bourgeois et le gentilhomme en savent également gré à l'auteur de la comédie. Cette précaution oratoire que je t'indique a été prise même par Berquin dans ses contes d'enfants, et les enfants eux-mêmes y ont été sensibles ; ainsi donc, cherche-toi un nom bien fait. Et, ma foi ! j'y pense ; le hasard t'a bien servi : tu peux garder le nom de ton père, mon Prosper ; Chavigni ! ce nom sonne bien, il est doux à prononcer, il a une certaine désinence italienne qui lui donne ce que je ne sais quel vernis étranger ; va donc pour Chavigni ; seulement, ajoute à ce nom la particule *de*, c'est un second vernis indispensable ; il faut enfin

qui l'iota final de ton nom devienne un bel et bon *y*. Va donc pour Prosper de Chavigny ! Prends-moi ensuite un petit titre qui n'engage à rien, qui ne coûte rien, et qu'on peut réaliser d'un jour à l'autre, fût-ce à Rome avec le ruban rouge du Saint-Père, ou au Brésil avec la rose de don Pedro ; fais-toi chevalier. — Salut donc à vous, monsieur le chevalier Prosper de Chavigny !

Voici donc que vous avez déjà un état et un nom dans le monde ; reste à vous de trouver un vice et un amour. Ne riez pas, mon neveu : un vice de bon goût met un homme au grand jour, bien plus que dix vertus obscures. C'est un secret qui était bien connu de nos pères, les grands maîtres dans l'art de parvenir. Avez-vous lu La Bruyère ? et dans les *Caractères de ce siècle*, vous rappelez-vous ces admirables vicieux représentés avec tant de naturel ? Vous êtes-vous jamais promené avec le moraliste au jardin du Luxembourg ou des Tuileries, pour voir passer tous ces gens qui se regardent au visage et qui se désapprouvent les uns les autres ? Avez-vous vu les *Crispin* qui se cotisent et qui rassemblent dans leur famille jusqu'à six chevaux pour composer un équipage ? les Sannion de la branche aînée et de la branche cadette, qui ont, avec les Bourbons, sur une même couleure un même métal ? La race des Sannion et des Crispin n'est pas morte, et, au contraire, depuis un siècle ils ont pullulé, que c'est une bénédiction ! Je vous prie, cachez-vous sous le manteau de La Bruyère, vous allez voir passer la cour et la ville. Voici André qui se rend dans sa petite maison où il dissipe incognito son patrimoine ; voici Ergaste qui a ses heures de toilette comme une femme, seulement il ne va pas à la messe aussi assidûment ; voici l'homme sans nom que vous avez vu partout, et qu'on voit toujours partout en même temps, aux boulevards sur un strapontin, aux Tuileries dans la grande allée, sur le théâtre, à la comédie ; vous savez bien, c'est le même homme qui assiste depuis un siècle et demi à toutes les chasses publiques, à tous les carrousels, à toutes les revues, à pied, à cheval, en voiture, partout ! Mais qui part là-bas dans cette riche voiture ? C'est Thérémène. Il était riche et il avait du mérite ; il vient d'hériter : il est donc très-riche et il a un très-grand mérite. Salut à Thérémène ! Toutes les mères le voudraient

donner pour époux à leurs filles. Il est non-seulement la terreur des maris, il est encore l'épouvantail de ceux qui ont envie de l'être. — C'est ce Thérémène, à qui les femmes tiennent compte des doubles soupentes et des ressorts de son carrosse.

Oui, certes, La Bruyère avait grand tort de se moquer de ces braves gens ; c'étaient des gens d'esprit qui se sont poussés dans le monde par leurs vices mêmes et par leurs ridicules. Ça, venez là et choisissez. Voulez-vous être discret comme Ménalque, recherché comme Phidippe, qui raffine sur la propreté et sur la mollesse ; égoïste comme Gnaton, qui ne vit que pour lui, ou gourmet comme Cliton, qui n'a que deux affaires, qui sont de dîner le matin et de souper le soir ? Voulez-vous arriver à la gaieté de Ruffin, qui rit de tout son cœur, qui rit tous jours, et qui remet aux autres le soin de pleurer son père qui est mort ? Aimez-vous mieux être la terreur des juges, comme Antagoras, ce plaideur acharné, parent de tous et haï de tous ? Croyez-moi, tout est utile à qui veut se distinguer dans la ville. Vous ne pouvez pas être un grand militaire ni un grand poète, soyez un grand fleuriste, passez de l'*orientale* à la *Vénus*, de la *Vénus* au *drap d'or*, du *drap d'or* à l'*agate* ; on dira dans le monde : — c'est un fleuriste ! Ou bien, aimez les médailles, ne parlez que de coin de fruste et de fleur de coin, on dira : — il se connaît en médailles ! Ou bien encore, achetez de belles estampes et complétez votre Callot, on dira : — c'est un connaisseur ! Ou bien encore, faites-vous amateur d'oiseaux, commencez par un oiseau et finissez par mille. En un mot, soyez singulier, soyez remarquable ; unissez-vous à une coterie, soyez l'adepte de quelque passion curieuse, et vous serez soutenu, admiré, protégé, prôné.

Ayez toujours à votre service un honnête chien dont vous puissiez couper la queue à toute heure du jour, pour qu'on ne parle pas trop de vous, ou plutôt pour qu'on en parle toujours, et votre fortune est faite, mon neveu.

Puis, se rapprochant de moi, il ajouta :

— Si tu veux m'en croire, parmi tous les vices innocents qui sont à ta portée, tu choisiras le plus facile et le plus productif de tous les vices aujourd'hui, tu deviendras tout simplement un hypocrite ; tu seras hypocrite en tout bien et tout honneur ;

tu laisseras à M. Orgon sa femme, sa fille et sa cassette; tu seras un hypocrite pour être à ton aise avec toi et avec les autres; hypocrite, tu ne feras de mal à personne, pas même à toi! Ce sera tout simplement un tribut que tu payeras à la révolution nouvelle qui nous régit.

Quant à tes opinions politiques, il n'y a en ce monde qu'une opinion facile à accomplir, en tous temps, en tous lieux, et pour tous les hommes; la seule opinion juste, utile, raisonnable, la seule qui n'ait pas versé de sang, pas creusé de cachots; la seule tolérante, qui vive en paix avec toutes les autres... O la belle opinion, mon neveu! pour te mettre dans cette admirable position du juste d'Horace, qui attend sans peur la ruine du monde. Je vais te dire tout bas ce secret-là: Prosper, la plus belle des opinions politiques, c'est de n'en pas avoir.

Quant à l'amour, puisqu'il en faut dans la vie, à ce qu'on dit, un mot résumera ma pensée: celui qui n'a pas la force de vivre seul, et qui ne se marie pas aussitôt qu'il peut se marier, est un imbécile!... Le mariage, c'est un contrat de vente par lequel un homme achète une femme, c'est-à-dire une esclave, sans bourse délier.

Prends garde surtout, prends garde de jamais prendre la femme d'un autre; car j'aimerais mieux te voir aux galères. Oh! le concubinage adultérin, c'est le mot le plus affreux de la langue, mais la chose est encore plus hideuse! Quoi donc! avoir à ses côtés une femme qui ne doit jamais porter votre nom; s'isoler avec elle loin de toutes les joies innocentes; subir les humiliations de tout genre; vivre dans cette honte, dans cette misère, dans cette lâcheté; dire à tous: — Venez donc assister à mon accouplement! — Quelle honte! Aussi la femme mariée qui te dira: — *Tu es mon univers!* et qui viendra s'installer dans ta maison, si tu es fort, tu la traîneras par les cheveux jusqu'au seuil de la porte de son mari, et tu frapperas violemment à la porte pour qu'on lui ouvre; ou bien tu iras la dénoncer toi-même au procureur du roi pour qu'il l'enferme, et tu le supplieras de lui faire son procès, ou de l'envoyer à Charenton, la misérable! O le concubinage! quand il le tolère, le magistrat ne fait pas son devoir; quand la loi ne tend pas à le prévenir, la loi est athée. Ainsi se brisent l'avenir, la famille,

le bonheur, le talent, le courage, la vertu. Le malheureux attaché à ce joug infâme courbe la tête, et, au milieu des discordes intestines, il attend quelque coup de tonnerre qui le sauve. — Moi qui te parle, j'ai vu les meilleurs naturels succomber sous ce fardeau abominable. Ni la jeunesse, ni la force, ni la fortune, ni la valeur, ni l'estime publique, ne sauraient résister dix jours à ce ménage de réprouvé. — Malédiction sur l'amour, comme ils l'ont arrangé aujourd'hui! — Ce que je te dis là de la femme mariée à un autre, je le dis aussi de toute autre femme sans mari ou sans amant, qui, te voyant jeune et beau, va s'attacher à toi, comme fait l'affreux lichen aux beaux convolvulus de la prairie. — Méfie-toi, méfie-toi de ces amours de Bohémiens, de ces mariages cyniques, de ces unions réprouvées! — Méfie-toi de la femme incessamment flottante d'un amour à un autre amour, — qui a moins de probité que la plus vile prostituée, car la prostituée se cache dans l'ombre, et celle-ci s'affiche au grand jour; la prostituée te reçoit dans son antre, et celle-ci vient dans ta maison; la prostituée te met à la porte, et celle-ci s'installe insolemment chez toi — pour toujours! pour toujours! — en effaçant de ta vie ces mots si doux: — *l'ordre et l'espérance!* — Certes, c'est là le plus grand écueil de la vie d'un jeune homme, — c'est là sa plus grande misère, — j'ai presque dit son plus grand crime. — Et pourtant! oh! les malheureux jeunes gens! dans ce précipice signalé par tant de misères, ils tombent presque tous!

Ainsi donc, je me résume: — Une fortune brillante, un nom sonore, un vice élégant auquel tu puisses renoncer d'un jour à l'autre, pas d'opinion politique et pas de maîtresse avouée, et ton chemin est fait dans ce monde, même quand tu serais un honnête homme, un homme de mérite, un homme utile! — Passons le marché....

O Christophe! que dis-tu de cette morale?

— Adieu, Christophe, oui, certes, pour longtemps, adieu! A présent, je n'ai plus rien à te dire, ou plutôt je n'ose plus te parler. Me voilà fait homme du monde, moi l'enfant de notre cher Ampuy. Me voilà, te dis-je, l'élève du baron Honoré de la Bertenache, moi l'élève du frère ignorantin Christophe! adieu!

Que de fois j'ai été sur le point de jeter au feu toutes ces lettres écrites dans ces moments de découragement ou de triomphe !

Mais non, ces lettres écrites pour toi, elles t'appartiennent ; c'est à toi à les jeter au feu, Christophe, et tu les anéantiras, en effet, si tu as pitié de ton ami.

Un jeune prêtre du séminaire de Lyon, qui retourne dans nos montagnes, a bien voulu se charger de toutes ces lettres amoncelées ; il m'a promis de te les faire parvenir par une voie sûre, et j'ai foi en sa loyauté. — C'est un tout jeune homme. — Encore adieu !

TROISIÈME PARTIE

LA LIGNE DROITE

I

LE DÉPART DU FRÈRE CHRISTOPHE

Le frère Christophe ne pouvait se consoler du départ de Prosper. Dans sa douleur, il appelait en vain à son aide les grands poètes et les beaux vers, naguère sa consolation et son orgueil ; le souvenir du noble jeune homme, qui était parti ainsi tout d'un coup, et qu'il avait perdu, peut-être pour ne plus le revoir, venait s'interposer à chaque instant entre le pauvre frère ignorantin et son Virgile, et son Homère. Pour lui, Virgile n'avait plus de bergers, le vieil Homère n'avait plus de héros. Pour lui, la pauvre âme dédoublée, le village n'avait plus ni printemps, ni été, ni automne, ni fleurs, ni fruits, ni fêtes joyeuses, ni espérances ; il était seul à présent ; personne ne l'aimait plus, personne n'était plus là pour se laisser aimer, mon Dieu !

Chaque jour il se promenait aux mêmes lieux où ils se promenaient jadis lui et Prosper ; mais, hélas ! maintenant il était seul à parcourir le rivage bruyant ; on ne voyait plus qu'un pas dans le sable ; le pas léger de l'aimable enfant Prosper avait